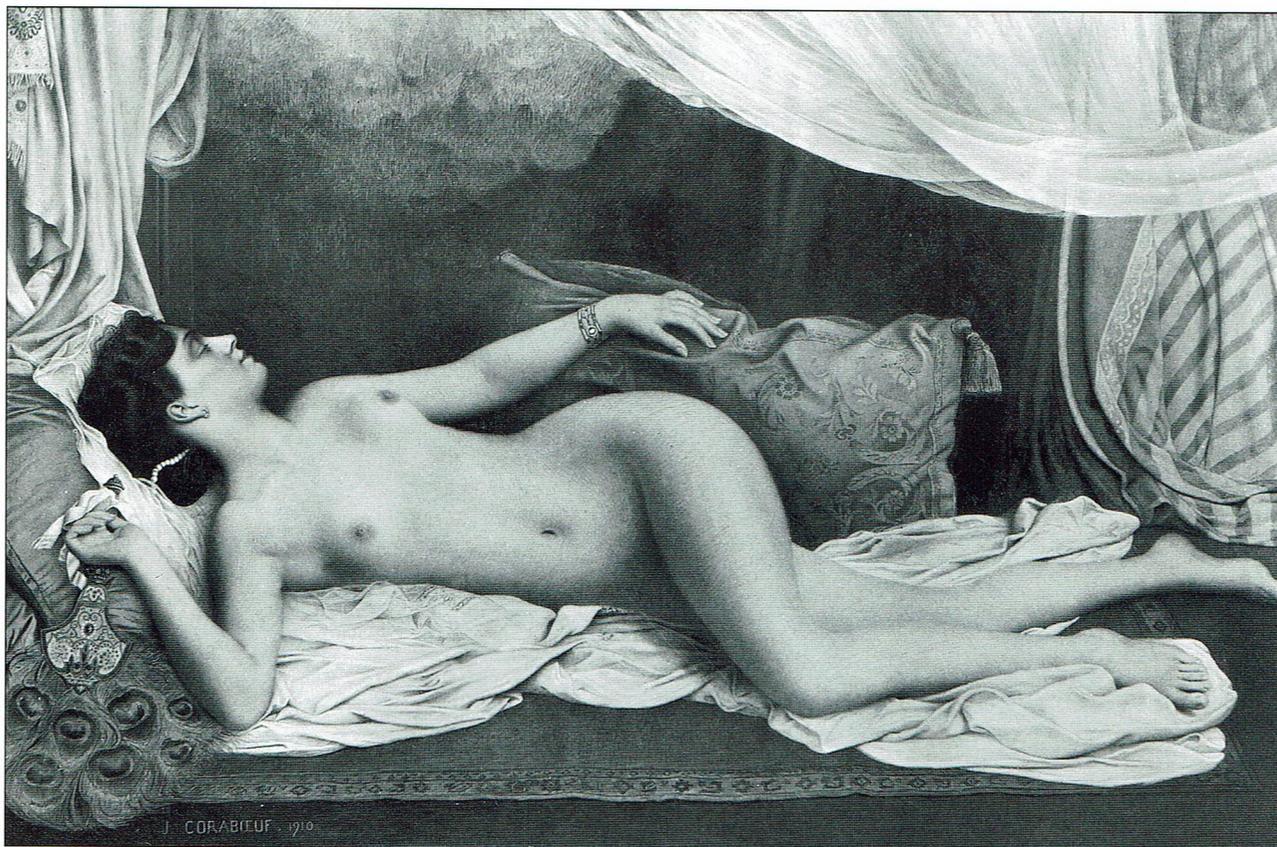


## VI. LES ANNEES SOMBRES

Jean Corabœuf, qui parvient à sa soixante-cinquième année, sujet à des syncopes et à des maux divers, pourrait ralentir quelque peu son rythme de travail. Il n'en est pas question, car le dessin représente son unique raison de vivre. Il participe à un concours de gravure et se voit adjudger la première place : " *La médaille d'or m'a été décernée vendredi dernier, presque tous les journaux en ont parlé mais les artistes n'ont pas des manchettes de journaux comme les boxeurs ou les joueurs de tennis* " écrit-il le 5 juin 1935.

Conscient de sa valeur, il apprécie les articles admiratifs qu'écrivent à son propos les journalistes amateurs de la presse locale, à Nantes et à Ancenis, articles qui le consolent des critiques sévères rédigées dans les journaux parisiens, où on le traite de copiste d'Ingres ou d'artiste en retard d'un siècle. Au moins, dans son pays, il est considéré !



Alfred Gernoux, instituteur de la région de Châteaubriant, et journaliste à ses heures, (il écrira de nombreux articles dans les Annales du Pays Nantais) lui rend des visites à Pouillé-les-Coteaux et lui manifeste beaucoup de déférence.

De par son caractère et la formation artistique qu'il a suivie, Corabœuf se montre totalement allergique à tout modernisme (mis à part le téléphone et l'automobile).

Pour lui les peintres du XX<sup>e</sup> siècle sont presque tous des décadents qui ne savent pas dessiner. Même les vieux Cézanne et Monet, beaucoup plus âgés que lui, ne méritent aucun égard. Ne parlons pas de Gauguin, barbouilleur primitif, de Picasso qui n'est qu'un sot, de Sisley si laid, de Dufy, au nom du fils et du manque d'esprit qui peint des tableaux archi-bêtes et enfantins !

En sculpture ses opinions n'affichent pas plus de nuances : Rodin et Bourdelle déshonorent l'art français. Quand aux artistes étrangers établis à Paris, le sculpteur roumain Brancusi ou le peintre russe Kandinsky, ses contemporains, il les ignore superbement.

" *Dans les Beaux-Arts, les cubistes et les barbouilleurs passent en tête, c'est affligeant ; notre pays glisse vers l'abîme, il était le flambeau du monde avec son élite de grands écrivains et d'artistes et maintenant les étrangers nous relèguent au second plan* " (Lettre écrite le 2 août 1936).

Lorsqu'éclate la guerre d'Espagne, l'artiste de Pouillé s'attriste de la mort de tant d'hommes mais plus encore de la destruction d'une architecture prestigieuse et de la perte des tableaux de Murillo.

Quant au Front Populaire qui se met en place avec Léon Blum, il s'en méfie beaucoup. Les grèves qui se multiplient, l'affaire du suicide de Salengro, tout cela fait désordre à ses yeux. Il partage plutôt les opinions de Philippe Henriot.

Dès avant l'hiver 1936 et ses inondations mémorables, l'été dans l'ouest est décevant pour les premiers vacanciers des bords de mer ! Il pleut sans cesse... Jean Corabœuf sort de sa retraite pour revoir le musée des Beaux-Arts de Nantes. Il se réjouit d'apprendre que le peintre Charles Perron vient d'être nommé conservateur, car il juge que cet artiste possède un " *beau et sérieux talent.* " A la fin du mois d'août, il fait une excursion au Gâvre, village natal d'Henri Lemasson, et lieu de vacances de Charles Perron. Il en profite pour voir des amis à Blain, à Héric et à Bouvron. Et il attend une visite de sa fille : " *Madeleine est revenue de Rome, son article a paru en tête du journal de la Société des Nations, dans l'Intran (sigéant) et le Daily-Mail, traduit en anglais. Elle a revu le Duce. J'espère qu'elle viendra d'ici peu passer quelques temps à Pouillé.* "

Elle n'y viendra pas... Mais en mars 1937 Magda Fontanges accède brusquement à la célébrité en tirant un coup de revolver contre l'ambassadeur Charles de Chambrun sur un quai de la gare du nord à Paris. Tentative d'assassinat pour de puérils motifs de susceptibilité. Madeleine Laferrière née Coraboeuf, âgée de 32 ans, est arrêtée et conduite à la prison de la Petite-Roquette. Monsieur de Chambrun, atteint légèrement à la droite de l'abdomen (le foie n'a pas été touché) se remet assez vite de sa blessure. Mais le père de Madeleine, lui, ne se remettra jamais du coup moral que sa fille lui a porté.

## AGRESSION contre le comte Ch. de Chambrun

**A la gare du Nord, une jeune femme tire un  
coup de revolver sur l'ancien ambassadeur  
et le blesse légèrement.**



*18 Mars 1937*



Au cours de l'année 1938, l'artiste se plaint d'embarras divers : crise de foie, syncopes, zona, lequel se révèle être une furonculose aiguë. Maladies psychosomatiques sans nul doute....

Au début du mois d'août, il descend du train à Ancenis pour gagner son village au moyen d'un taxi. La petite ville semble calme : il n'en était pas de même l'été précédent, au moment où se tournait un film d'après le célèbre roman de Germaine Acrement : *" Ces dames au chapeau vert. "* Les scènes étaient filmées à Bouzillé et la troupe avait fait d'Ancenis son quartier général. La faune parisienne du VII<sup>e</sup> arrondissement, avec Marguerite Moreno et Pierre Larquay avait, paraît-il bien étonné les indigènes de la région...

Madeleine Laferrière, qui n'a pas été retenue longtemps par la justice, vient passer quelques jours près de son père. Corabœuf reçoit aussi la visite du maire de Nantes, accompagné de deux adjoints : une gravure représentant leur ville est en cours d'exécution et une souscription est ouverte pour la commande de 150 épreuves. Jean Corabœuf a également la satisfaction de voir l'Etat lui acheter un tableau, la *" Dame au Livre "*, pour le musée de Nantes.

Un nouveau curé, Georges Tabary, est arrivé à Pouillé, au grand contentement de Jean Corabœuf qui détestait l'abbé Gautier, son prédécesseur : *" Ce curé est un homme très simple, il remplace avantageusement l'autre qui a tout chambardé dans notre pauvre pays et détruit de belles choses sous prétexte de les restaurer ; du beau fait neuf, comme disent les paysans ! "*

En octobre, le graveur se rend au Cellier chez son ami Francis Athimon, afin de réaliser un dessin publicitaire ; celui-ci représente le château et le clos des Génaudières, et sera imprimé sur les étiquettes des bouteilles de muscadet.

En 1939, Jean Corabœuf arrive à Pouillé-les-Coteaux le 1er août, très fatigué par le travail, la chaleur et surtout par les contrariétés que lui provoque l'attitude agressive de sa fille. Lorsqu'il apprend, début septembre la déclaration de guerre, son pessimisme habituel grandit ; pour la troisième fois au cours de sa vie, les *" Prussiens "* envahissent la France. Cependant l'artiste ne se doute pas que les événements mondiaux vont le consigner durant six années dans son village natal.

A partir de juin 1940, la guerre se précise et se rapproche. Après le passage des Allemands sur la Loire, le pont entre Bretagne et Anjou est démoli. Des soldats font irruption à Pouillé-les-Coteaux, enfoncent les portes de la mairie et brisent tout dans le bourg.

De nombreuses denrées commencent à se faire rares : plus de sucre pour manger du bon lait caillé, plus de bougies, plus de pétrole ni d'essence. Pour se rendre à Ancenis à l'occasion de la foire de la Saint-André, il faut emprunter une charrette à cheval cahotante.

L'hiver arrive, avec son cortège de rhumes et d'engelures. Pour tromper son ennui, Jean Corabœuf se plonge dans la lecture de Suétone, ou bien dans les numéros de l'Illustration que lui expédie Henri Lemasson. Sa fille, qui *" travaille "* du côté de Bayonne et de Biarritz, lui expédie des journaux du style *" Le Matin "* ou *" La Gerbe "*. Les Français espèrent encore en Pétain.

Au printemps, des amis d'Angers et d'Héric achètent à l'artiste quelques gravures et une toile, ce qui l'aide à vivre quelque temps. La nourriture est moins difficile à trouver en campagne qu'en ville. Corabœuf envoie à son ami Lemasson, resté dans la région parisienne, quelques produits alimentaires ; à cause du manque de sucre, le miel devient une denrée de luxe qu'on achète au prix du marché noir. L'homme de Pouillé en expédie quelques pots, ainsi que des céréales mélangées pour nourrir des poules. En échange il reçoit quelques fournitures indispensables pour son travail de gravure. La gouvernante de Jean Corabœuf, mademoiselle Marie Haye, élève des lapins pour mettre un peu de viande sur la table et cultive quelques légumes dans le jardinet. Des voisins généreux, comme la famille Lambert, offrent gratuitement du lait et des pommes de terre.

Le 14 mai 1941, Monseigneur Villepelet vient administrer le sacrement de confirmation aux enfants de Pouillé ; l'après-midi, il pose dans l'atelier du peintre qui réalisera deux portraits de face et un profil en médaillon.

Le 8 juillet, la petite commune fête l'inauguration de son stade sportif et voit affluer 3 000 personnes dans ses rues. Du jamais vu ! En fin d'année, on procède à l'installation des lignes électriques dans le bourg : il en coûte un forfait de 5 000 F par branchement.



LA DAME AU LIVRE

En février 1943, les villes de Lorient et Saint-Nazaire sont dévastées par les bombardements. En septembre, un déluge de feu s'abat sur Nantes : 20 000 personnes dérivent sur les routes, fuyant la ville détruite pour trouver abri dans la campagne environnante.

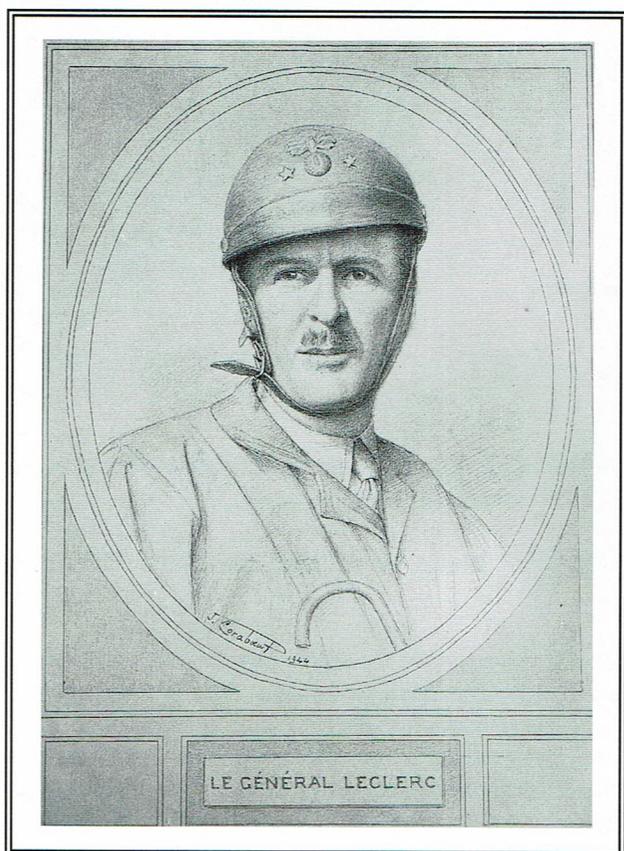
Toutes les galeries d'art nantaises sont anéanties ou fermées. Corabœuf cherche un nouveau lieu pour exposer ses œuvres. Il s'adresse à ses amis (et lointainement parents) Cerisier qui tiennent un magasin de peinture et de papiers peints en haut de la rue de la gare à Ancenis. Il apprécie beaucoup le talent de l'un des enfants de ses "cousins", Simone, professeur de dessin dans le Jura et dont il a réalisé un beau portrait : " *Il faut célébrer nos gloires anceniennes et le faire entre artistes, puisque Ancenis ne compte aucun mécène pour donner l'élan ; je m'en suis trouvé aperçu pendant mon séjour à Ancenis, et encore il y avait Emilien Maillard qui faisait bien tout ce qu'il pouvait. Mais à présent... néant. Prions Dieu que les richissimes de notre mauvais fief sortent le plus tôt possible de leur torpeur, nous ferons une prière à leur intention* ".

Curieusement, les années 1942 - 1943 apportent une certaine amélioration dans la vente des œuvres d'art. Le graveur trouve de nouveaux débouchés à Nozay et à Angers. A Nantes, la famille Decré lui passe des commandes. L'Etat souscrit pour 40 épreuves de gravures sur Nantes, qui lui rapportent 6 000 francs.

Cependant les aliments de première nécessité continuent de se raréfier : " *A l'adjudication après la grand'messe, on a payé la livre de beurre 75 F et même 85 F et ça monte toujours* " (lettre du 23 avril 1944).

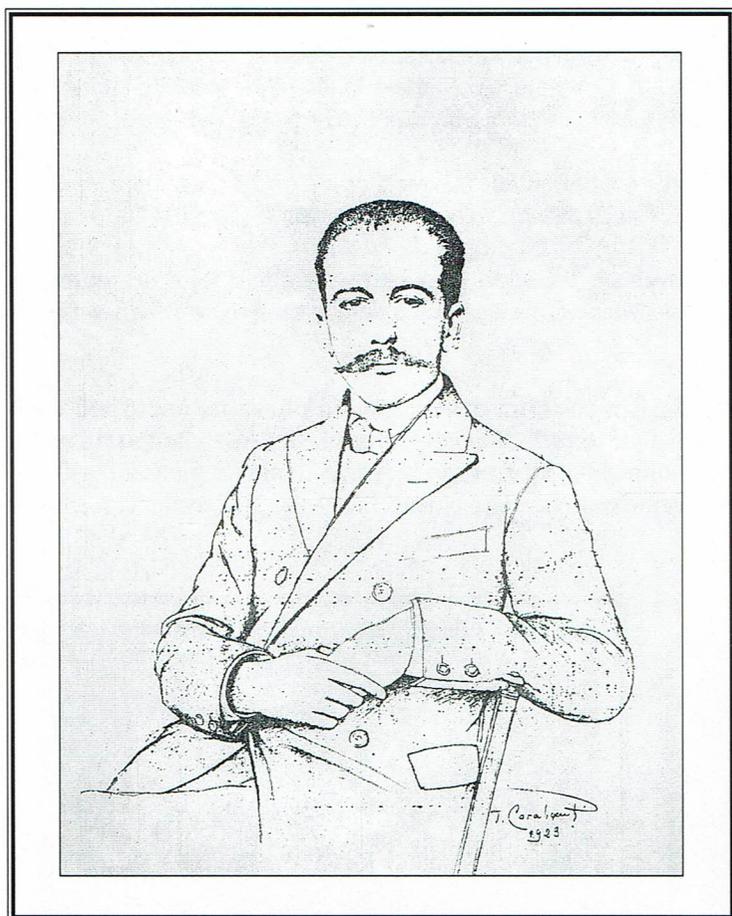
Comme la bicyclette est devenue le seul moyen de transport populaire, elle fait l'objet de toutes les convoitises. Les pneus sont particulièrement recherchés. Même dans les bourgs de nos campagnes, des voleurs de pneus exercent leurs méfaits.

Jean Corabœuf s'étonne de voir des personnes âgées parcourir des dizaines de kilomètres à vélo pour aller en quête de ravitaillement. Il reconnaît n'avoir aucun talent sportif. Son corps massif, sa démarche lourde ne lui permettent pas de grands déplacements. Il va et vient entre sa maison et son atelier. S'il met les pieds à l'église ce n'est jamais pour la messe du dimanche mais pour les cérémonies d'enterrement. D'ailleurs le nouveau curé, l'abbé Clavier, ne lui plaît pas beaucoup.



Sentant le vent tourner, notre compatriote dessine, d'après photos comme il le fait souvent, les portraits du général de Gaulle et du général Leclerc. A Nantes, la nouvelle galerie qui s'est ouverte dans le Passage Pommeraye remporte un grand succès commercial. Corabœuf se trouve aussi de nouveaux débouchés dans la Drôme et l'Ardèche.

Les frontières entre zones libres et zones occupées s'abolissent presque partout et les camions américains, applaudis par une foule en délire, font leur apparition dans notre contrée. La situation générale s'améliore et Jean Corabœuf, comme la plupart des Français, pourrait reprendre espoir s'il n'était pas miné par ses problèmes personnels. D'abord il ne sait pas où se trouve sa fille ni ce qu'elle fait. Ensuite la petite guérilla qui perdure depuis des années entre lui et son " *horrible proprio* " de Paris prend des dimensions inquiétantes. Au cours des mois, l'atelier inhabité de la rue Chaplain s'est détérioré. Les toilettes fuient. La pluie, qui s'est infiltrée par le poêle, traverse le plafond et fait de vilaines taches sombres sur l'écran du cinéma situé en-dessous. L'appartement du second étage, occupé très passagèrement par Madga Fontanges, se voit réquisitionné pour des Parisiens sinistrés. Les retards de paiement s'accumulent. Si bien que, pour finir, le locataire Corabœuf reçoit une assignation, en référé, à comparaître au tribunal civil de la Seine au Palais de Justice.



Jean Boivin



RENÉ PATOUILLARD-DEMORIANE

Architecte de la Ville de Paris

L'artiste de Pouillé fait appel à tous ses fidèles amis de la capitale et à ses plus brillantes relations, en particulier à René Patouillard-Demoriane, ancien prix de Rome, architecte des monuments de France.

Celui-ci défend son ami autant qu'il peut mais " *lignoble* " Boivin ne se laisse pas fléchir ; il réclame 51 318 francs d'arriérés et de dédommagement.

La mort dans l'âme, Jean Corabœuf doit abandonner son village. Avec les autres Cotellois, il a participé à la liesse nationale le jour du 8 mai 1945 et chanté le Te Deum dans l'église. Mais maintenant il lui faut regagner la capitale, où il trouve ses deux logements dévastés. Il se réfugie à l'hôtel, puis chez des amis dans le XVII<sup>e</sup> arrondissement, les Deschamps-Pollak, qui possèdent plusieurs galeries d'art. Ayant réglé ses dettes, il peut accéder de nouveau à son atelier et passe plusieurs semaines à remettre de l'ordre parmi ses œuvres et ses papiers jetés pêle-mêle. Sa fille, qui dirige un restaurant, le Gargantua, à Senlis, ne lui apporte aucune aide. Et quand le père rentre, épuisé, dans sa maison de campagne, il y trouve Madga, arrivée de la veille. Traquée, elle a fui l'Île-de-France mais dès le 8 août, un mandat d'arrêt est lancé contre elle. Elle est emprisonnée à Nantes où son père lui rend visite et la ravitaille de son mieux. Après trois mois de détention, Madeleine est remise en liberté.

En avril 1946, Jean Alexandre Corabœuf porte une gravure au Salon des expositions de Paris, pour ne pas faillir à ses habitudes. Mais, à la même époque, sa fille Madeleine qui s'est réfugiée à Pouillé, afin de se faire oublier au maximum, est arrêtée par les gendarmes. Son activité d'agent double, d'espionne et de dénonciatrice des résistants français se révèle peu à peu. Derrière l'apparence trompeuse d'une journaliste demi-mondaine, il s'est avéré que Magda Fontanges a exercé une activité de contre-espionnage au profit de l'Allemagne et de délation vis-à-vis de la résistance française.

Son père essaie de trouver encore quelques excuses à l'égarée : *" Je ne peux guère faire de projets en ce moment, à cause de ma fille, il est plus prudent que je reste encore quelque temps à Paris. Je demande qu'on lui fasse subir un examen mental ; je passe des jours pénibles, mais il faut garder son courage "* (lettre du 7 mai).

L'artiste revient passer les mois d'été dans son village natal. Les soucis et l'humiliation causés par l'emprisonnement de Madeleine le taraudent ; il perd son énergie et souffre de crises d'asthme. Revenu à Paris, il trouve son séjour de plus en plus triste et se sent cruellement angoissé au sujet de sa fille. Celle-ci ne tarde pas à comparaître devant un tribunal militaire, celui de Bordeaux. Malgré la brillante défense de Me Floriot, Magda Fontanges est condamnée à quinze ans de travaux forcés et vingt ans d'interdiction de séjour, à l'indignité nationale à vie et à la confiscation de tous ses biens.

Ce verdict sévère, prononcé le 20 janvier 1947, plonge son père dans la stupeur et l'hébètement. A partir de ce jour, Jean Corabœuf se laisse pratiquement mourir de froid et de faim. Le pauvre homme tombe rapidement malade, malgré les soins qu'essaient de lui prodiguer ses amis de toujours, tel le sculpteur Félix Benneteau (qui, en 1929, avait modelé une statue de l'artiste). Son état est jugé assez grave pour que Madame Bastien, originaire de Mésanger et ancienne élève de Corabœuf, prenne l'initiative de faire hospitaliser celui-ci à l'hôpital Saint-Joseph dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement. Germaine Deschamps-Pollak est au chevet du malade lorsque celui-ci décède dans la nuit du 6 au 7 février. Dans la chapelle de l'hôpital, un service religieux est célébré, auquel assistent MM. Patouillard et Benneteau.

Le 11 février 1947, à Pouillé-les-Coteaux, le maire Joseph Prod'homme, accompagné de Marie-Rose Viaud et de quelques cousins Bréand et Cerisier, accueillent la dépouille de l'artiste et l'accompagnent au cimetière, précédés par l'abbé Clavier. Pierre-Victor Dautel, sculpteur retiré au Petit Moulin à Saint-Géréon, prononce une allocution sur le cercueil de son ami graveur.

Maintenant la lourde pierre tombale demeure, simple et nue, au fond du cimetière, témoin de l'attachement sans failles que Jean-Alexandre Corabœuf porta à son pays natal.

